

Robert Parienté

**ANDRÉ SUARÈS
ROMAIN ROLLAND
LES AMIS DÉSUNIS**

Conférence prononcée à Vézelay, le 18 septembre 1999

Association Romain Rolland

Étude rollandienne n° 8

Un demi-siècle après sa mort, André Suarès émerge peu à peu d'un long oubli : pendant près de quatre décennies, ses livres furent absents des catalogues des éditeurs. Aujourd'hui, cette injustice est sur le point d'être effacée : on trouve en librairie, une quinzaine de titres de cet écrivain, né à Marseille en 1868, mort à La Varenne-Saint-Hilaire, près de Paris, en 1948.

Aîné de trois enfants d'une famille juive, originaire d'Italie et de Provence, Suarès fut un lycéen doté de tous les dons. A 17 ans, il obtient le premier prix du Concours général de français, sur le thème de « Eloge d'Homère par Ronsard », devoir qu'il écrit en pastichant le langage du XVIème siècle. Ce texte lui vaut une chronique élogieuse d'Anatole France dans « Le Temps ».

Très tôt, son existence est marquée par la fatalité : à sept ans, il perd sa mère ; puis, pendant quinze ans, il est le témoin désespéré et impuissant de la longue agonie de son père qui meurt ruiné en 1892 ; la tragédie le frappe à nouveau de plein fouet quand son frère Jean, officier de marine, son plus constant soutien, meurt broyé par un train dans l'arsenal de Toulon en 1903.

Marqué au fer rouge par cette succession de malheurs, il vit dans l'isolement, hanté par les fantômes de ses chers disparus. L'amour de trois femmes, dont Betty, qui sera sa compagne pendant plus de quarante ans, éclaire partiellement sa vie ; mais son caractère intraitable l'éloigne le plus souvent des contingences matérielles.

Betty a dit de lui : « Il s'est assis dans un fauteuil et n'a jamais cessé d'écrire. »

Cent livres et des milliers de pages inédites sont nés de la pensée de celui qui se voulait avant tout poète, et qui fut aussi un magnifique portraitiste, un critique littéraire, musical et pictural sans égal, un polémiste courageux aux accents prophétiques. Il fut, en effet, l'un des premiers Européens à déceler le danger du nazisme et à le dénoncer en des termes d'une violence inouïe, qui lui valurent d'être poursuivi par la Gestapo, dès 1940, puis par la milice.

Navigateur solitaire, qui voulait sortir du port, vent debout, pour entrer hardiment dans l'ouragan, il se rendit coupable aux yeux de ses contempteurs d'avoir, dans sa farouche indépendance, hors de toute faction politique ou religieuse, osé s'exprimer librement et publiquement sur tous les événements de son époque, sans ménager quiconque, même les plus puissants.

Dès lors, on ne vit en lui qu'un provocateur, un extravagant ; on le calomnia, on le caricatura, alors qu'il s'était voulu le poète de l'action, en quête d'une éthique fondée sur la vérité, la justice et la grandeur.

Dans sa solitude, Suarès eut pourtant des amitiés durables. Celle qu'il entretenait avec Romain Rolland, de 1886 à 1938, comporte l'envoi de plus de mille lettres entre les deux hommes. Elle constitue un fil rouge incontournable.

André Suarès (qui se prénomme encore Félix) et Romain Rolland se sont brièvement rencontrés aux cours de philosophie de la classe préparatoire à l'Ecole Normale Supérieure, au Lycée Louis-le-Grand à Paris. De deux ans l'aîné de Suarès, Rolland a été recalé à deux reprises au concours d'entrée, que son cadet réussit d'emblée, en se classant 3ème (Rolland se plaçant 10ème). Suarès intègre la prestigieuse maison de la rue d'Ulm en espérant y apprendre l'art et la manière de devenir un grand écrivain.

Il n'imagine pas alors que Normale Sup façonne en priorité des professeurs et des penseurs destinés à former l'élite des enseignants de

la nation.

Romain Rolland et André Suarès sympathisent rapidement. Suarès est exubérant, fougueux, violent, mais timide à l'extrême, volontiers emphatique ; il peut être blessant sans le vouloir. Rolland est concentré, froid, austère, calme, méthodique, renfermé.

L'état de grâce, qui a permis à l'adolescent de s'imposer parmi les jeunes hommes, éveille la curiosité de Rolland qui décrit cette rencontre dans « Le Cloître de la rue d'Ulm » :

« L'ami que l'Ecole me donna - le premier ami vrai de ma vie - était Suarès. Tardivement venu parmi nous, quand le partage des « turnes » était déjà fait, il ne trouvait plus de place nulle part. Personne ne voulait de lui... Il était juif, marseillais, brûlait d'orgueil et de passion et affichait pour ses ennemis une brutalité de mépris écrasant... Sa cri-nière d'un noir de jais, qui lui tombait jusqu'aux épaules, était aussi un étendard de défi qu'il secouait dans l'arène. Mais il était un mauvais toréador. Et c'était lui bien plutôt qui recevait au corps, fumant de fureur, les banderilles... Il s'installa à côté de moi ; nos pupitres se touchaient. En deux jours, nous fûmes amis ; et, cinquante ans, nous le sommes restés, en dépit des heurts et des silences, et des tranchées infranchissables de pensée, que nous avons dû plus tard reconnaître entre nous. »

Rolland comprend vite que la violence de son compagnon est le fruit d'un idéalisme absolu qui le pousse à vivre en marge de la société. Il s'efforce d'aider l'adolescent hors normes que ses autres condisciples briment sans vergogne. Les contraintes de l'Ecole, subies par Suarès, dans la perspective d'une carrière universitaire qu'il rejette, sont aussi celles de Romain. Sans réelle vocation d'enseigner, Rolland a, comme son cadet, l'ambition de s'accomplir dans la création littéraire. Plus sage, plus pondéré que Suarès, il devient un conseiller vigilant pour le bouillant et douloureux Marseillais.

Transplanté malgré lui à Paris, Suarès conserve avec son père paralysé, ainsi qu'avec son frère et sa sœur, des liens de profond attachement. Il adresse tous les jours à sa famille de longues lettres, pleines de regrets. Quand il revient à Marseille, pendant les vacances, il écrit à Rolland avec la même assiduité.

Romain Rolland a commenté dans ses Mémoires cette cor-

respondance enflammée :

« Séparés l'un de l'autre, nous sentons davantage notre intimité... Suarès est découragé... Il ne sait que faire, il ne voit plus de but... Suarès et moi, nous ne croyons plus à rien pour le moment... Il nous faudrait créer un idéal conforme à nos besoins ; tout notre travail doit être maintenant de monter le plus haut possible... A un certain jour, notre être sera mûr, et l'œuvre se détachera d'elle-même de notre esprit. »

Mais, tandis que Suarès se nourrit constamment de l'illusion de l'art total, Rolland, lui, trouve la force de préparer ses examens avec constance, en occultant provisoirement ses ambitions. Il saura cependant rapidement qu'être l'ami de Suarès, c'est selon lui, « s'enfermer dans une place assiégée... Et être mon ami ne fut pas pour Suarès, tout bienfait. Nous étions trop différents. Et brûlant, tous les deux, nous nous étions rencontrés à mi-chemin, dans la zone de feu... Nous risquions de déformer chacun notre vraie nature. Et Suarès, plus emporté, par cela même plus livré, y perdit plus que moi. »

A l'Ecole Normale, la musique, autant que la littérature - Shakespeare, Spinoza, Tolstoï notamment - tient Suarès et Rolland étroitement liés.

« Nous allions, a écrit Rolland, le dimanche aux Concerts Colonne et Lamoureux nous enivrer de Wagner ».

Au fil des jours, Rolland observe avec inquiétude l'évolution de Suarès qui multiplie les maladresses. Dans ses lettres, le Marseillais révèle les souffrances de son père ainsi que le fond de son âme torturée. Il raconte que la mort prématurée de sa mère l'a poussé à rechercher par compensation l'affection des femmes, ses tantes et les servantes de son père :

« Les femmes, je les adore, explique-t-il à son ami, à ce point que je suis véritablement elles, imprégnées d'elles, frissonnant d'elles du haut en bas,... et vivant et n'espérant qu'en elles... Je me murmure tout bas que c'est une faute de la nature que je sois né mâle et que j'étais conçu pour être femme. »

Ce sentiment ambigu n'a pas eu d'influence notable sur le comportement général de Suarès. Toutefois, Rolland a éprouvé le besoin de

préciser la nature de l'amitié qui le liait à Suarès, car il estimait qu'on aurait pu s'égarer à la lecture de certaines lettres :

« Les amitiés ne manquaient pas dans ce monastère de l'humanisme, a-t-il écrit dans « Le Cloître de la rue d'Ulm ». Il en était (un très petit nombre) qui s'attiraient un renom un peu insultant. Les prés classiques sont toujours remplis de Corydons. Et ce mépris, juste ou non, nous l'avions Suarès et moi pour ces disciples de Platon. Notre amitié se fût jugée flétrie si elle eût prêté à ces soupçons. Jamais aucun ne l'effleura. Elle s'imposa. Il n'eut pas fait bon de plaisanter avec deux « Jean-Christophe », ombrageux comme nous l'étions. »

Pianiste instinctif, au jeu nerveux et déroutant, capable de déchiffrer Wagner ou Debussy, Suarès assouvait sa passion de la musique qui l'aide à occulter la monotonie de l'Ecole. Plus classique dans son doigté, plus mesuré, Rolland se met à l'unisson de son ami.

Cependant, Suarès, éternel écorché, accentue constamment le dédoublement de sa personnalité : celui qui aime, qui veut réussir, qui cherche à embrasser le monde, lutte contre celui qui hait, qui mord la vie au sang, qui détruit la réalité et passe son temps à bâtir des chimères.

Dans son *Journal*, en 1887, Rolland a noté : « Mon ami a une sensibilité merveilleuse... Nul ne sentira d'une façon plus vive et plus profonde... Quel homme il ferait s'il pouvait jeter dans une personnalité forte et originale le torrent de ses émotions et de ses tendresses. »

A la fin de la 3ème année de Normale Sup, en 1889, Suarès atteint le point de non retour, sans avoir trouvé ce qu'il cherche : il est refusé à l'admissibilité de l'agrégation d'histoire. Absent de lui-même, il a été son propre bourreau en rédigeant son devoir en langage mal-larméen.

Romain Rolland a expliqué peu après à sa vieille amie, Malwida von Meysenbug, qui fut au carrefour des influences artistiques et politiques de la seconde moitié du XIXème siècle, pourquoi il admirait toujours Suarès :

« C'est une âme grande et un cœur admirable. Excessif en tout, en haine et en amour, fier, dédaigneux avec les autres, humble avec lui-même, sans cesse entraîné par le flot de passion qui bouillonne en lui, c'est une force magnifique qui, dirigée vers l'action et la vie, ferait

sûrement des choses très extraordinaires, une terrible force pour broyer le Mal, comme pour faire le Bien, toujours un peu dangereuse pour elle-même. Que nos rôles ne sont-ils pas intervertis ! Que ne ferais-je pas si j'étais lui ! »

Après son échec, Suarès s'isole à Marseille, où il se voue corps et âme à son père qui meurt en 1892, au terme d'une longue agonie.

Reçu à l'agrégation, Rolland a bénéficié d'une bourse au Palais Farnèse à Rome. C'est à ce moment là que se produit le premier frottement entre les deux hommes. Rolland demande à Suarès de détruire les lettres qu'il lui a adressées, pendant les années d'Ecole Normale. Que craint-il ? Des indiscretions qui nuiraient à sa réputation, des jugements négatifs sur ses pairs, la réprobation de sa fiancée, Clotilde Bréal, fille du grand philologue, professeur au Collège de France ? On ne sait. Ce qu'on sait en revanche, c'est que ces lettres de Romain Rolland n'ont pas été publiées, contrairement à celles de Suarès.

Ce dernier répond sèchement à la demande de Rolland : « O vraiment, tu en es là ? Peut-être plus tard mon souvenir, devenu un peu brumeux, te requerra dans une heure de faiblesse et tu pourras être heureux de t'étonner de ma mémoire lointaine qui aura conservé des morceaux de papier fidèles. »

Le mariage de Rolland avec Clotilde provoque, peu après, un choc chez Suarès. Sous le coup de la douleur d'avoir perdu son père, il ne voit que le pire dans cette union : l'éloignement de son ami. Cette idée lui est insupportable ; elle lézarde profondément leur « fraternité passionnée » de l'Ecole.

Romain Rolland s'est résolument tourné vers la vie ; il entend y puiser le contenu de son œuvre. De son côté, Suarès s'écarte de la société et s'impose l'impossible mission de créer, sans rechercher la consécration.

Rolland n'abandonne pourtant pas Suarès. Avec l'aide d'une amie, Claudine Funck Brentano, il fait financer la publication des *Pèlerins d'Emmaüs*, pièce en un acte de son ancien condisciple qui a failli être montée au théâtre de l'Œuvre par Lugné-Poe.

Deux ans plus tard, en 1895, sur une nouvelle intervention de

Rolland, Claudine Funck Brentano couvre les frais du voyage que Suarès va effectuer en Italie. Il vit à Rome, sur l'Esquilin, pendant près de quatre mois, écrit plus de 800 pages, dont une série de chroniques consacrées au petit peuple de Rome, aux monuments et aux grands artistes de la Ville éternelle. Ce manuscrit demeurera inédit jusqu'en 1998.

En 1897, Suarès se fixe à Paris ; il continue de composer inlassablement des poèmes, des tragédies, des essais qui ne paraissent pas. Son extrême sensibilité, son intransigeance aggravent, au fil des mois, l'incompréhension mutuelle des deux amis. Rolland, dans ses lettres, ne se gêne pas de répéter à Suarès qu'il est « trop peu du monde », qu'il ne résoudra pas ses problèmes en demeurant terré dans son tombeau marseillais. Suarès lui rétorque que son ancien compagnon est trop mondain et trop enclin à rechercher les succès littéraires, quitte à solliciter des appuis de toutes sortes.

Dans sa correspondance à son frère Jean, le reclus volontaire affirme : « Rolland est ennuyeux, il n'est pas vivant, il n'est pas artiste... Il n'a d'amitié véritable, je crois, que pour ma pensée, mon art, mon esprit... S'il savait combien une amitié pour les œuvres compte moins à mes yeux qu'un peu de vrai dévouement à l'homme ! Mon cœur n'a besoin de personne que moi. Mais ma vie, hélas, a besoin des autres. »

A partir de 1898, l'affaire Dreyfus accentue les dissensions. Rolland a fait jouer un drame intitulé *les Loups*, où il met en scène des personnages de la Révolution, l'action s'inspirant d'une trahison militaire qui ne laisse pas d'évoquer l'Affaire. Suarès y voit trop d'ambiguïté et même un manque d'engagement et de sincérité pour applaudir à cette pièce qui pourtant déchaîne les passions pendant la courte période où elle est représentée.

Pour sa part, Suarès édite à compte d'auteur, grâce à l'aide de son frère, quatre fascicules, sous le pseudonyme d'André de Seipse (Soi-même), où il attaque avec virulence Barrés, Lemaître, la Ligue de la Patrie, l'Armée et tous les antidreyfusards.

La même année, Michel Bréal, beau-père de Romain Rolland,

aide Suarès à publier deux nouveaux livres, *Wagner*, puis *Tolstoï*. Cette initiative, due à Rolland, rétablit partiellement les contacts entre les deux hommes.

A partir de 1900, Rolland vit un drame conjugal qui aboutit au divorce en 1901. Il éprouve de plus en plus souvent le besoin de se confier à son vieux compagnon de galère ; mais Suarès s'est trop éloigné de lui pour être en mesure de dépasser une certaine compassion. Rolland n'insiste pas considérant que l'égoïsme de Suarès est incurable. Pourtant, quand il reçoit en 1902 « Images de la Grandeur », le premier livre important de son ami, il n'est pas avare de compliments :

« J'ai passé une partie de la nuit, lui écrit-il, à lire les *Images*, et je sentais par moments le frisson sacré. Le génie souffle dans ce livre. Certaines pages sont ce que j'ai lues de plus grand en poésie depuis Goethe... Tu as la force en toi, et quoiqu'il arrive, au moins un cœur pour te comprendre, le mien... Aie foi, mon ami ; tu accompliras ton destin tout entier et jusqu'au bout, nous marcherons fraternellement unis. Notre œuvre est distincte et commune. Nous vaincrons. »

Au verso de l'enveloppe, Suarès a noté : « Presque tout, tu as tout vu et tu as tout dit. O que tu es bon. Certes, personne ne comprend comme Rolland. Merci, merci, merci... »

La mort accidentelle du frère de Suarès, en 1903, ressoude un peu plus l'amitié entre les deux écrivains. Rolland intervient auprès de Charles Péguy pour que le livre dédié par Suarès à la mémoire du disparu soit publié par les *Cahiers de la Quinzaine*. Péguy trouve une autre solution, qui évite que cet ouvrage soit édité à compte d'auteur.

En 1905, Rolland remet personnellement à Péguy un autre manuscrit de Suarès, *la Tragédie d'Elektre et d'Oreste*, pièce écrite en 1895, mais souvent remaniée par la suite. Cette fois Péguy accepte ce texte pour les Cahiers, comme il le fera pour sept autres titres de Suarès jusqu'en 1914, mais sans verser de droits d'auteur.

Romain Rolland connaît alors son premier grand succès littéraire avec « Jean-Christophe », roman-fleuve qui va l'accaparer pendant près de dix ans et lui conférer une célébrité universelle.

En lisant les premiers tomes de *Jean-Christophe*, portrait intellectuel et musical d'un héros allemand en quête d'idéal, Suarès identi-

fie certaines références à sa propre personnalité et à l'histoire de sa vie, mêlée à celle de Rolland. Ce dernier a mis beaucoup de lui-même dans son livre, mais il s'est aussi inspiré du caractère de Suarès pour en faire un personnage de roman. Rolland n'apprécie pas que son ami précise ces annexions du souvenir.

Jalousie d'écrivain, amertume de voir son aîné jouir d'un succès foudroyant, volonté de l'auteur de faire flèche de tout bois sans en parler à celui qui, semble-t-il, a servi de modèle ? On ne sait. Toujours est-il que Suarès écume et consigne sa colère dans un de ses Carnets (toujours inédits) :

« Entre nous, il y a *Jean-Christophe*... Il y a trop mis de moi et il est gêné. Quelle faiblesse ! Tous ceux qui nous connaissent me l'ont dit : Desjardins, Pottecher, Bréal, Péguy... Et ceux même qui ne le connaissent pas, et sont forcés de me reconnaître : Latil, la princesse Murat et surtout Betty. Puisqu'ils le disent tous à la fois, je le dis... »

Dès lors, l'amitié, irrémédiablement atteinte, se désagrège. Les lettres échangées à cette époque deviennent beaucoup plus rares, comme le souligne Bernard Duchatelet, le biographe de Romain Rolland. Elles contiennent souvent de véhéments reproches, tels ceux de Rolland, le 10 janvier 1908 :

« Encore une fois, je trouve bien que tu sois comme tu es. Mais je suis comme je suis. Tu ne me comprends pas... Il est dangereux de faire marcher ensemble, côte à côte, du même pas, deux êtres trop différents. En amitié comme en amour. Faisons chacun notre tâche, et ne perdons pas nos forces à nous affirmer l'un contre l'autre. Nous sommes alliés contre la médiocrité du monde. »

Le dialogue n'est maintenu que par l'envoi réciproque de leurs livres. En décembre 1910, Rolland reçoit le premier tome du *Voyage du Condottière, Vers Venise*. Il réagit avec enthousiasme :

« C'est superbe, écrit-il à Suarès ; moins italien que shakespearien. Les gens de Mantoue ne s'y reconnaîtront pas. Mais quelles peintures ! Cela flambe de génie. Qui donc en France approche, et de très loin, une telle puissance d'art ! »

Un an plus tard, Rolland sera tout aussi élogieux pour Dostoïevski, paru aux *Cahiers de la Quinzaine* : « C'est une de tes meilleurs œuvres, une des plus ramassées et des plus intenses, une des

mieux composées. Elle est définitive ; on en parlera en Russie. »

Suarès a-t-il apprécié ces jugements à leur juste valeur ? C'est possible ; mais il aurait préféré que Rolland exprimât publiquement sa pensée dans certaines revues où il avait accès. Or il s'en dispensa.

De son côté, Rolland ne supporte plus l'amertume de Suarès. Il l'indique dans son *Journal*. C'est ce passage important que souligne Bernard Duchatelet :

« Nos lettres mentent. Il faut que je l'avoue ici ; jamais je n'ai eu le courage de rompre avec Suarès pour les vraies raisons qui m'écartent de lui : son égoïsme intolérable et déprimant, qui asphyxie. »

Ainsi le rideau du silence retombe entre les deux amis. La guerre les sépare pour longtemps. Le pacifisme de Rolland constitue en effet une nouvelle pomme de discorde, alors que Suarès s'engage avec vigueur dans une lutte sans merci contre les Allemands en publiant dans *L'Opinion* des chroniques imprécatoires qui paraissent ensuite en cinq livres sous le titre de « La Guerre des boches ».

Rolland affirme qu'il ne peut haïr aucun peuple, même celui qui passerait pour ennemi de la France. Suarès répond que Rolland vit dans une équivoque fatale. Alors qu'il est neutre en Suisse, il tente de passer pour un prince des héros.

« Se peut-il, lui écrit-il, à la fin de l'année 1914, que tu n'aimes plus la France ? Ou si peu, enfin pas assez ? »

Selon Suarès, c'était une grave erreur de se placer au dessus de la mêlée, car il y a « une suprême injustice à vouloir être parfaitement juste, parce qu'on est toujours d'un parti. »

Pour Rolland, la guerre est une fatalité qu'il faut refuser ; pour Suarès, elle est un massacre voulu par l'impérialisme allemand. Déjà, les textes du Marseillais préfigurent le cataclysme qui aboutira, un quart de siècle plus tard, à un odieux holocauste.

Dans son *Journal de guerre*, Rolland juge sévèrement Suarès : « Il hurle et fume de haine imprécatoire... Il se désole de l'impossibilité de trouver une vengeance suffisante... Il attaque ma germanophilie : car il paraît qu'on germanophilise quand on refuse de s'associer à une haine aveugle dont on empoisonne la France... »

En 1915, Rolland conclut laconiquement : « Je suis incapable de

continuer la conversation. »

Jean-Marie Barnaud, qui a consacré une thèse à Suarès, s'est efforcé de faire la part des choses dans une lettre à François Chapon, conservateur honoraire de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet : « La mesure de Rolland est-elle vraiment plus « juste » que la démesure de Suarès ? La philosophie de Suarès sur l'Europe des esprits gagne peut-être en hauteur et en vérité d'avoir su, à un certain moment, faire la guerre. »

Les deux hommes ne se reverront qu'en 1919, plus par fidélité au souvenir que par volonté de réconciliation. Désormais, l'idéologie politique ajoute aux discordes, en dépit de quelques rémissions.

Rolland, attiré par la grande lueur à l'est, opte pour l'Internationale Socialiste des Soviets ; Suarès, au contraire, combat toutes les formes de dictature, et notamment celle du prolétariat ; sa condamnation du régime stalinien est nette dès les années 1925-30. Restent les livres.

En 1922, Suarès dédicace à Rolland « Poète tragique » (portrait de Shakespeare) : « A mon cher vieux Rolland, avec la grande et constante affection de Suarès. »

Rolland répond : « Ton livre est un trésor de beauté, de pensée, de grandeur. Pas un en ce temps ne l'égale. J'ai la joie de retrouver mon vieux Suarès, mûri, doré des rêves d'adolescence et de vaillance solitaire, splendidement réalisé... Le chef-d'œuvre que tu viens d'accomplir est si éblouissant que mes yeux sont enivrés et mon cœur est dans l'allégresse... »

En dépit de ces éloges, le dialogue ne résiste pas aux blessures d'amour-propre. Suarès ne comprend pas pourquoi Rolland refuse d'écrire un essai sur son œuvre comme il le lui a parfois demandé.

« Il affirme ne pas être maître de ses tâches, écrit-il dans un de ses Carnets. Je trouve cocasse qu'il me refuse cette aumône, au moment où l'on me sollicite de trois côtés pour écrire un hommage à l'occasion de ses soixante ans. J'éprouve une gêne incroyable, car nul ne peut se douter ce que nous avons été l'un pour l'autre. Il y a tant de réalité vivante entre nous, tant de présence intellectuelle et sentimentale qu'on ne pourrait rien dire de tout à fait vrai, sans se dévoiler soi-

même. »

Prétextant un oubli, Suarès ne participe pas au *Liber Amicorum* de Rolland, qui ne lui a d'ailleurs rien demandé.

Les deux hommes se retrouvent une dernière fois en 1928, à Villeneuve, en Suisse, où Rolland s'est retiré.

Tout différend semble dissipé, du moins est-on enclin à le croire à la lecture de la lettre que Suarès adresse à sa femme, Betty : « J'ai retrouvé l'ami si proche d'autrefois... Il est toujours plus répandu dans les milieux de pensée révolutionnaire ou d'esprit libre en Europe et en Asie... Il m'est très cher. Je n'aurais jamais dû douter de lui, jamais être amer en pensant à lui... J'aime sa force et ses faiblesses. Tous ses dons de caractère et d'esprit sont des présents que je me fais... Non, il n'est l'esclave d'aucun parti. Ses sympathies ne l'enchaînent pas... »

« Ainsi, remarque Bernard Duchatelet, les deux hommes s'acceptent tels qu'ils sont. L'accord résiste aux prises de position politiques. »

En effet, Suarès n'admet pas l'appui inconditionnel que Rolland apporte à l'URSS et à Staline ; mais il se moque simplement de « son cher vieux moujik ». Rolland réplique : « On peut se passer d'être d'accord sur ce qu'on n'aime point, quand on l'est sur ce qu'on aime le plus. »

On en serait peut-être resté là si, en 1936, Romain Rolland n'avait rompu ce pacte précaire en commettant une irréparable bévue. Dès 1930, Suarès lutte contre le nazisme et le fascisme dans des chroniques qu'il a l'intention de réunir dans un livre, sous le titre de « Vues sur l'Europe ». En même temps, il condamne avec force « la tyrannie bestiale des Soviets. » Pour lui, Staline est un dictateur comme Hitler : « Les systèmes politiques fascistes et communistes, écrit-il, apparaissent fondamentalement comme équivalents : ici et là, les mêmes tyrans, la même violence, les mêmes outrages à l'esprit, la même haine de toute vie libre et de toute pensée personnelle. »

Or, Bernard Duchatelet a révélé que Rolland, dans « Quinze ans de combat », recueil d'articles politiques, s'en est pris à Suarès, sans le citer nommément ; mais on a pu l'identifier aisément, grâce au texte d'accompagnement : « Un des plus grands écrivains français, qui m'est ami, mais dont je me sens péniblement séparé par la pensée... » « Les

mots superbes, dont il se drape comme d'un manteau, couvrent des loques, continuait Rolland. Il se croit libre. Il se croit maître et seigneur. Sur quoi règne-t-il ? Un désert. »

Suarès, qui n'a jamais lancé d'attaque publique contre Rolland dans ses nombreux articles, n'admet pas ce soufflet. Il adresse à son ami une lettre d'adieu.

Rolland confirme la rupture en reprochant à Suarès ses imprécations : « Le malheur est que, celles-ci, quand tu m'écris sont réservées à tout ce que tu sais que j'aime, j'honore et je sers. Est-ce bien ? Nous sommes trop vieux pour recevoir l'un de l'autre des leçons... Nous n'allons pas rentrer en d'âpres et lassantes discussions sur ce que nous sommes et sur ce que nous pensons. Chacun de nous a choisi sa route, qui était celle de sa vraie nature. Il nous faut mutuellement respecter celle de l'ami : n'invective donc point contre la mienne ! La mienne, c'est moi. »

Suarès ne répond pas. Dans l'un de des Carnets, cité par Bernard Duchatelet, il confesse son immense déception, tenue secrète :

« De Rolland, j'ai connu, j'ai essuyé toutes les trahisons. Et je m'attends à toutes... Je ne le jugerai pas. Je serai au-delà du reproche et de l'invective. »

Cette fois, les deux hommes se sont séparés pour l'éternité.

Pendant la guerre, Romain Rolland vit à Vézelay, tandis que Suarès fuit la gestapo et la milice: il se cache à Bonnat, puis à Antibes et à Pontcharra, près de Lyon. Quand il revient à Paris, à la fin de 1944, il apprend, à la lecture des journaux, la mort de Rolland, dont il n'a pas eu de nouvelles depuis 1938. La tristesse l'assaille ; il dévoile en même temps sa colère dans une page de ses carnets (inédits) :

« Ce Romain-Ganelon, poudre de papier, taché d'encre ! Une bibliothèque de poussière..., un éternel discours sur l'action, un océan de préceptes, et pas une vague, ... pas même une passion. Il disait « Je suis l'homme le plus minéral du monde. Je n'ai pas de frontière, on est de nulle part. » Il n'était pas homme du tout. La condition humaine lui était étrangère... On le disait sans ambition. Il ne pensait qu'au succès... Il avait une force terrible, mais il la laissait sans emploi. »

A Maurice Pottecher, son plus ancien ami, Suarès écrit le 2 janvier 1945 : « En d'autres temps, la mort de Rolland m'eût fait une grande peine : elle est grande encore, mais la profondeur n'en passe pas l'amertume... Il a pu mourir sans me faire signe, sans un regard de mon côté. Il faut qu'il y ait eu entre nous une haine, une jalousie de femme. La première m'a détesté... Ils se sont séparés. Passons. La seconde, celle qui l'a mis dans sa poche, doit être la coupable. Elle a fait ce qu'elle a voulu de cet homme si faible, si timoré, si fuyant, qui avalait le monde sur le papier, se prenant pour Tolstoï, Beethoven, ces forces de la nature à qui il ressemblait le moins. Si peu viril, qu'il a toujours été comme un petit garçon devant toute femme à qui il avait livré ou laissé surprendre son secret... Il avait honte de sa conduite et n'était ni assez fort ni assez libre pour le reconnaître. Comme tant d'autres, il a craint, il a fui ma terrible clairvoyance... Mais quelle tristesse, quel destin, quelle méchanceté ! Et pourquoi n'ai-je rien su de son état ? Pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ?... »

Maurice Pottecher répond à Suarès en expliquant que Romain Rolland a été longtemps malade. Pris de remords, Suarès lui écrit à nouveau : « O que ne m'a-t-on dit qu'il en était là ! Je suis hanté par mon pauvre Rolland. Je l'aime plus que je ne l'ai jamais aimé depuis dix-sept ans. Je ne savais plus rien de lui, je ne le voyais jamais, il ne m'écrivait plus... Il faut oublier, même de souffrir et d'avoir souffert. Et plus encore, il faut s'en repentir. »

De la grande peine de Suarès, il nous reste aussi un poème inédit (Bibliothèque Doucet) dont nous extrayons quelques vers libres, en guise d'épithaphe d'une amitié défunte :

*« Roll,
C'est ta première nuit dans le sépulcre.
Je suis l'ami. Ecoute : je suis l'ami.
Je viens te tenir compagnie.
Pourquoi m'as-tu trahi ?
Et que t'avais-je fait ?
Étais-tu trop heureux pour me voir sur ta terre,
Te prendre un arpent de bonheur,
Une once de ton sable, un grain de ta fortune ?
Pourquoi ai-je rompu si souvent*

Le ban de ma solitude

Sinon pour t'aider et pour ramener de toi quelque lumière ?

A l'heure glaciale du perpétuel isolement,

Je viens te tenir compagnie.

Pourquoi m'as-tu trahi ? Je suis l'ami. »

Sans prendre parti, laissons le mot de la fin à Suarès : « Quelle trahison que la vie. J'efface tout en moi. Que tout entre dans la paix pour n'en plus sortir. »

*

* *

Principales sources

- *André Suarès, l'insurgé*, biographie de Robert Parienté (Robert Laffont).
- *Carnets Suarès*, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.
- *Correspondance Suarès-Rolland* (Albin-Michel et Bibliothèque nationale).
- Documentation Bernard Duchatelet, in *André Suarès le condottière* (Actes Sud)
- *Le Cloître de la rue d'Ulm* (Albin-Michel).
- Collection Robert Parienté (correspondance Suarès-Pottecher).
- Collection Maurice Noël (correspondance André Suarès-Jean Suarès).
- Revue *La Sape* (Jean-Marie Barnaud).
- *André Suarès, Idées et Visions et Valeurs*, présentation de Robert Parienté, collection Bouquins, Robert Laffont.